

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 8

Artikel: Travaux de la vigne au printemps
Autor: Chatelan-Roulet, Louise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

- Mal, pire encore, notre secrétaire neuf se trouva maintes fois sans la moindre monnaie dans ses jolis tiroirs. En riant aux larmes, nous avions trouvé une bonne idée pour ce dernier cas : lorsque l'argent manquait, nous glissions la clef du bureau dans la poche de mon mari et si quelque importun se fût avisé de recourir à notre caisse, j'eusse pu sans remords de conscience répondre : « passez un autre jour ; mon mari a la clef avec lui ! »

Oui, les provisions manquaient, et je le constatais une fois de plus un jour où, chantant ma plus gaie chanson, j'aperçus une petite souris qui se promenait tristement en explorant le garde-manger.

Je fus touchée par la mélancolie de ses deux petits yeux noirs, dont le brillant de la prospérité avait disparu. Elle avait l'air d'être si abattue par l'état actuel de nos vivres, qu'elle ne se sauva même pas en m'apercevant.

Voulant essayer de lui remonter le moral, je lui dis avec gentillesse :

— Ne te laisse donc pas ainsi aller au découagement : si nous n'avons pas grand'chose aujourd'hui, le saindoux reviendra ; le beurre aussi ! Et puis tu trouveras bientôt un gentil compagnon qui égayera ton cœur, n'aurait-il que quelques miettes de pain à te donner. Alors, les deux ensemble, vous pouvez répéter avec le poète ce que nous disons aussi :

*Si vous saviez combien, pour être heureux
Il nous faut peu !
Pas de salons, mais les sapins ombreux
Et le ciel bleu !*

Dès lors les jours ont passé ; et dans notre garde-manger il y a des provisions en suffisance. Les bois que nous aimions ont continué à grandir : les lilas et les roses ont fleuri plus d'une fois dans les jardins ; les bluets et les boutons d'or dans les prés.

Seule, notre fleur chérie, soignée pourtant avec une constante vigilance, ne répandra plus pour nous ses parfums délicieux : sous le souffle d'un vent glacé elle a cessé de vivre ; et, sans cesse, en regardant sa pauvre tige morte, je murmure ces mots :

— Ah ! l'heureux temps que celui où mon mari prenait la clef du secrétaire dans sa poche ; où la petite souris languissait dans le garde-manger, et où le saindoux manquait à la soupe !
C. Ribaux.

LA MÉLODIE POPULAIRE

M. l'abbé Bovet, professeur à Hauterive (Fribourg), bien connu dans le monde des chanteurs vaudois, a fait, il y a quelque temps, à Orbe, une conférence fort intéressante sur ce sujet : « La mélodie populaire ». Voici comment la « Feuille d'Avis d'Orbe » a rendu compte de cette conférence :

Voilà un sujet qui n'eût certes pas été pour plaire à des snobs ou à des esprits quintessenciés et précieux. Ce n'est du reste pas à ceux-là que le distingué professeur de Hauterive s'est adressé. En artiste d'abord, en homme ensuite, il a compris toute la délicate simplicité de la chanson populaire, en même temps que sa grande valeur éducative. C'est pourquoi, depuis plusieurs années, il a entrepris de la faire mieux connaître et, en luttant contre les faux goûts du jour, les lestes et équivoques chansons des bars exotiques, de lui redonner toute sa saveur originelle. Car la chanson est éternelle au cœur de l'homme, au même titre que sa sœur la poésie pastorale. Elle est simple, naïve comme toute manifestation spontanée, assez diverse toutefois, pour exprimer toute la gamme des sentiments humains ; tantôt allègre, maligne, guillerette ou même doucement ironique, tantôt dolente et d'une indéfinissable mélancolie, telle une cantilène gravement sentimentale ou une plainte d'une pénétrante langueur. Tout imprégnée de parfum du terroir, elle célèbre le pays natal, le labeur rustique, la famille, la chaumière, si chère.

La chanson fut extrêmement simple d'abord, synthétique si l'on peut dire, rudimentaire à la façon suave d'une mélodie, née d'un friselis de

feuilles remuées ou de vibrations de roseaux agités par le vent au bord de quelque grève d'Arcadie. Les Grecs, peuple d'artistes, ne nous ont pourtant laissé que quelques fragments d'une musique encore dans sa genèse. Mais avec le moyen âge la chanson populaire s'est développée. Un peuple obscur a fredonné les airs des ménestrels allant dans les campagnes de château en château. Le chant grégorien, qui date de cette époque-là, s'est approprié les éléments essentiels de la musique vocale connue. La chanson populaire est en effet le tronc robuste sur lequel s'est greffé le vivace rameau qu'est la musique classique moderne. Jean-Jacques Rousseau, l'homme de la nature, la préférerait à toutes les savantes complications d'une mélodie raffinée. C'est qu'elle est chargée d'émotivité et, comme telle, pénètre plus sûrement dans l'âme.

Aussi bien, quelle influence ne peut-elle pas exercer dans le domaine du sentiment ! N'offre-t-elle pas une diversion charmante dans les veillées, et n'a-t-elle pas cet autre résultat de grouper plus intimement les membres de la famille ! Il suffit parfois d'une chanson pour détourner le cours de sombres pensées ou pour disposer plus favorablement des tempéraments un moment hostiles. La chanson désarme, attendrit, rapproche. Elle donne du coloris à la terne existence et rompt la monotonie des heures. Le soldat chante pour trouver l'étape moins longue et pour tromper sa fatigue. Elle est un exutoire enfin par où s'échappent, en strophes rythmées, la joie ou la tristesse trop longtemps contenues.

Mais si la mélodie populaire utilise généralement les paroles du poète, elle peut au besoin s'en passer. Elle a un sens par elle-même. Ses ressources variées et subtiles expriment avec bonheur toute la gamme des sentiments humains. Elle prolonge la poésie plus pauvre dans ses moyens d'expression.

Ainsi la chanson a sa beauté propre ; par ses touches légères, elle poétise délicatement notre existence et, à ce titre, doit être grandement appréciée.

M. l'abbé Bovet avait illustré sa causerie de chants appropriés : *Le joyeux berger*, *La bergère*, imitée du XVI^e siècle ; *Les souvenirs du temps passé*, œuvres dont il est l'auteur ; *La chère maison*, de Dalcroze.

Un pimpant armailli fribourgeois, de douze ans, le secondait. Il chanta avec une simplicité et une aisance remarquables, de sa voix cristalline comme l'eau des sources de sa verte Gruyère, plusieurs des œuvres de son maître, parmi lesquelles nous retenons la *Marche de la maîtrise de St-Nicolas*, et la *Chanson de la Sarine*.

M. l'abbé Bovet est, avec Jacques Dalcroze, l'un de ceux qui ont le plus fait pour la chanson populaire parce qu'ils ont le mieux compris tout ce qu'on pouvait tirer d'elle, non seulement comme valeur éducative et morale, mais comme maintien de nos traditions et de notre originalité. Il est l'un des gardiens le plus précieux de l'âme du Pays romand.
G. T.



TRAVAUX DE LA VIGNE AU PRINTEMPS

*Quand revient le printemps,
Martin travaille et peine
Dans sa vigne et son champ,
Portant sa hotte pleine
D'un engrais bienfaisant !
Et hop, hop, hop !
Tout le jour se démène,
Et hop, hop, hop !
Le pas lourd et pesant !*

*Quand revient le printemps,
Au pays de la vigne,*

*Par bon ou mauvais temps,
C'est partout la consigne
De tailler chaque plant !
Et tac, tac, tac !
On passe entre les lignes,
Et tac, tac, tac !
On coupe les sarments !*

*Quand revient le printemps,
Le jossour sur l'épaule,
Martin en sifflotant,
Bien muni de sa fiole,
S'en va tranquillement
Et tap, tap, tap !
De son pas bienveillant,
Et tap, tap, tap !
Fossoyer tout content !*

*Quand revient le printemps,
Martin bêche et provigne,
Replante en chantonnant,
Ses échelas en ligne !
Jusqu'au soleil couchant !
Et pan, pan, pan !
C'est la besogne digne
Et pan, pan, pan !
Qu'il remplit tous les ans !*

Louise Chatelan-Roulet.

BANQUET DE FIN D'ANNÉE

DURANT toute l'année, ils se sont réunis, une fois par semaine, dans la haute salle à plafond caissonné. Sous la lampe électrique, ils ont examiné des rapports de police, des lettres de solliciteurs et des circulaires gouvernementales. Les coudes sur le tapis vert, ils ont donné leur avis, après quoi, le syndic résumait la discussion en phrases lapidaires que le secrétaire s'efforçait de relever dans son gros registre.

Et les séances se sont succédées, toutes pareilles, sous la même lampe électrique, près de la cheminée où, en avril encore, il faut entretenir la flamme.

Aujourd'hui, ils font relâche. Au diable les discussions, les ennuis, les tracasseries. C'est le banquet de fin d'année que personne ne manque — personne, pas même l'huissier à qui, chaque fois, incombe le soin de préparer le menu.

Après qu'ils eurent gouverné leur bétail et porté le lait à la fromagerie, ils allèrent « se recharger » comme ils disent. On se rase devant le miroir, on passe — quand c'est encore possible — un peigne dans les cheveux et l'on met ses habits du dimanche. C'est ainsi que, les uns après les autres, ils arrivèrent au *Café des Balances*. Ils évitèrent d'entrer dans la salle à boire pour ne pas donner l'éveil aux hommes qui y étaient attablés.

— C'est en-haut, disait le pintier, obséquieux et bon enfant. En-haut, la première porte à droite.

Une petite salle à manger au plancher de sapin fraîchement verni. Un vieux tapis assourdit les pas et la table rectangulaire occupe presque toute la place. A l'angle, il y a une cheminée surmontée d'une pendule et, contre les parois, de vieilles gravures.

Sans se faire prier, ils ont pris place. Le syndic d'abord, au haut de la table, puis les municipaux et enfin le hoursier et le secrétaire. L'huissier s'est assis non loin de la porte, afin de pouvoir, sans déranger personne, descendre et remonter l'escalier de la cave.

Sur la table, recouverte d'une nappe blanche, les couverts brillent et, devant chaque assiette, il y a plusieurs verres. L'un surtout attire leur attention. C'est un verre à sirop contenant avec une petite cuiller, deux morceaux de sucre.

Quand tout le monde est là, le pintier entre joyeux et guilleret. Il a mis un nouveau gilet de chasse et porte — comme d'habitude — son éternelle calotte de velours noir et ses pantoufles brodées. Il tient, comme un objet précieux, une haute bouteille verdâtre portant une étiquette sur laquelle on a écrit quelque chose d'il-